

À partir de Hervé Micolet  
« Chez Nicole », in *Cavales*, 1, La rumeur libre, 2023.  
Ouvert du 18 au 24 mai 2025.

*Merci, pour votre contribution, de penser au  
titre !  
Intérieur versets : saut de ligne manuel (Maj*

*Enter) ; entre les versets : saut de paragraphe  
(Enter).*

## ONT PARTICIPE

|   |           |
|---|-----------|
| <i>Ugo Pandolfi   Bibelots, breloques, passions.....</i>  | <i>4</i>  |
| <i>Patrick Blanchon   Saint-Bonnet.....</i>   | <i>5</i>  |
| <i>Nathalie Holt   Chez Jeannette le dimanche.....</i>  | <i>9</i>  |
| <i>Marion Lafage   La brasserie Alphanth.....</i>   | <i>12</i> |
| <i>Clarence Massiani   Musette.....</i>   | <i>16</i> |
| <i>Philippe Sahuc Saüc   Trotter à l'impasse.....</i>   | <i>19</i> |
| <i>Brigitte Célérier   Narbonne ou Ajaccio ou avant encore en ces lieux de toi.....</i>           | <i>21</i> |
| <i>Raymonde Interlegator   Chez Éric, ou chez Julia ?.....</i>                                    | <i>22</i> |
| <i>Alexia Monrouzeau   Chez Blanche.....</i>  | <i>27</i> |
| <i>Anne Dejardin   Le nom oublié.....</i>   | <i>29</i> |
| <i>Natacha Devie   Un euro quatre-vingt-quinze.....</i>   | <i>31</i> |
| <i>Jean-Luc Chovelon   Oubli.....</i>   | <i>34</i> |
| <i>Solange Vissac   Sur le parvis de Santa Lucia.....</i>   | <i>37</i> |
| <i>Carole Temstet   Retour à Lune-Rousse.....</i>   | <i>40</i> |
| <i>Caroline Diaz   Un goût de farine chaude.....</i>  | <i>42</i> |
| <i>Nathalie Holt   Chanson pour une gardienne ou rues sans adresse à l'adresse d'une rue.....</i> | <i>44</i> |
| <i>Hélène Boivin   À côté d'Oran.....</i>   | <i>47</i> |
| <i>Pierre Ménard   Le grain de sable.....</i>   | <i>50</i> |
| <i>Cécile Bouillot   Véro.....</i>  | <i>57</i> |
| <i>Monika Espinasse   Le café du Palais S.....</i>  | <i>59</i> |
| <i>Marie Moscardini   Chez eux.....</i>   | <i>62</i> |
| <i>Piero Cohen Hadria   Vers la fin.....</i>  | <i>64</i> |
| <i>Christine Eschenbrenner   Cambuse sibylline.....</i>   | <i>67</i> |
| <i>Catherine Koeckx   Joseph.....</i>   | <i>70</i> |
| <i>Laure Humbel   Cabane.....</i>   | <i>72</i> |
| <i>Ève François   Bio memory guide 1998.....</i>  | <i>75</i> |

breloques figées

poussières des bibelots

passions factices

À Tronçay,  
car nous sommes ici devant toi,  
l'étang.

Toi,  
nommé tant de fois  
Saint-Bonnet  
par les vivants.  
Autrefois Bonet  
ou Bon  
qui vient de Bonitus  
jadis en langue morte.

Qui donc arrive,  
et si tu le peux,  
accueillir  
dans tes eaux calmes,  
vastitude  
d'un coup d'œil ami,  
vers l'horizon.

Berges sablonneuses,  
étoiles noires,  
bois flotté.

Là.  
Ça reste là.

Sous le balancement des cimes,  
sous l'hêtre et le chêne,  
on se sent bien,  
l'ombre après la lumière,  
ivre de mouvement,

le corps qui flotte  
et s'allonge.

Et pour que l'entêtement  
ne nous surprenne,  
les charmes,  
les bouleaux,  
en retrait,  
veillent.

L'étendue entière,  
à l'horizon,  
rectitude calme.  
Obstination de l'eau,  
douce,  
à s'éprendre de l'aplat.  
Leçon reçue,  
enfance déjà.

Mouvement des roselières,  
à baldingère,  
massettes,  
roseaux.

Une voix,  
comprise encore  
par une partie de nous.  
Pas toute.  
L'autre se tait.

Surgissement.  
Poule d'eau.  
Elle court sur l'onde.  
Vers les pionniers  
de vase et de sable  
encore humide,

là-bas,  
au sud.

Ce qu'on voit ici,  
ce qu'on entend,  
est plus profond que l'air.  
On s'en étonne,  
on s'en effraie,  
on s'en réjouit.

Toute la journée,  
nage et jeux.  
Saveur des mets simples,  
l'appétit qui éventre  
doucement  
le panier d'osier.

La petite musique que ça dit  
quand on dit  
demain,  
on va à Saint-Bonnet.  
La tête inclinée de le dire,  
l'œil qui cligne.  
Nos joies,  
oui,  
c'est bien les nôtres.  
Comme une petite musique  
qu'on ne retient pas.

Silence de la route.  
Rouler encore.  
Route d'Hérisson.  
Sombre silhouette en ruine.  
Les jaunes qui explosent  
au soir.  
Verts profonds

des haies  
et des halliers.

C'est l'été.

Le grain de groseille  
qui éclate sous la dent.

Le lézard,  
entre les pierres disjointes.

Vous êtes encore vivants.

Alors que nous sommes  
tous morts.

*Codicille Exercice difficile pour qui veut raconter  
de mettre tout en œuvre pour ne pas le faire, et, sans doute,  
mais pas encore le cas ici,  
d'y parvenir.*



Au village quand nous descendions chez Jeannette le  
dimanche pour le goûter de pain perdu  
Le dessus de table à carreaux, les bols à oreilles bleus,  
le pot de crème et le lait chaud

La Singer qui dort

Ta blouse à la patère : Jeannette, ta robe de dessous et  
de dimanche faite à la même machine qui dort :  
peignoirs, combinaisons, fonds de robe, toutes les  
commandes de la semaine dans leurs housses

Le dimanche

Des découpures de soie comme des épluchures  
précieuses sous la table aux bols bleus ; coupures  
effilochées qu'on coudra en drapeaux aux bras de  
l'épouvantail, ou, fichus de poupée

Jeannette qui nous montre à coudre ce dimanche, les  
quatre qui sentons le cheval et la cire à cheveux

Le battit fait des plis

Le tissu frise

La soie crisse

Mon aiguillée de paresseuse

Ta patience de dentelière

Ta patience de dentelière

Ta patience de dentelière

Jeannette quand tu fais glisser le pain perdu dans  
l'assiette et verse le lait à peau encore chaud dans les  
bols ; une mèche retombe, accroche ton front ; ta  
chaîne de communion pend, au cou, la croix perdue

Tes quarante ans quand nous descendions Jeannette le  
dimanche les quatre un peu débarbouillés

La peau du lait dans les bols bleus à oreilles : dix avec  
Christine; Christine du garage Peugeot au tournant : le  
pain perdu dans ses doigts gourds  
Pigeot son père qui a servi du vin longtemps et vend de  
l'essence à présent

Ses jantes rutilantes quand il passe

Le coup de klaxon devant chez Jeannette

Le dimanche

Les sucres en canard de Christine, son pull qui sent le  
lait régurgité du dernier, et l'essence : le goût de ton  
baiser à peau de lait sous l'escalier Christine.  
Christine tour à tour fille et garçon

Chez Jeannette le dimanche

Jeannette à la fenêtre dans sa robe fleur  
Le vent qui la met en fouillis  
Le duvet de sa lèvre et celui de sa peau couleur de lait  
en contre-jour

Au coup de klaxon  
Jeannette qui frémit

Le dimanche

Le duvet de sa lèvre mais la moustache de Marcelle ;  
Marcelle qui revient des clapiers avec les œufs. Les  
trois poules de Marcelle qui pondent au lit des lapins  
morts ; la vache Orpaline qui meugle à cinq heure

Le pot à lait  
Le seau qui pue  
La sciure aux galoches de Marcelle

Marcelle qui vérifie l'horloge quand elle entre et pose  
les œufs

La battue nette de l'horloge qui pique et coud un autre  
temps

Chez Jeannette

Le dimanche

*« Ce paysage n'a pas d'autres affinités avec  
mon âme que celle que je force. » Hervé Micolet*

La rivière déboule des hauts-lieux  
flots tumultueux machine assourdissante  
du temps à remous et cahots d'écume  
coulée amande sur les pierres et dans les oreilles

Elle s'étale bruyante, bruissante  
sous les sommets blancs et les feuillus  
pépianants de l'ordalie du printemps

Les pissenlits à souffler entourent  
la table de bois aux bancs entaillés

Plus haut dans la vallée d'Ailefroide  
les falaises voient arriver quelques grimpeurs

Plus haut encore au Pré de Mme Carles  
Le Glacier Noir laisse s'avancer un skieur

Ira-t-il jusqu'au fond des trois mille  
Ou obliquera-t-il vers la raideur  
de la Bosse de la Momie ?

Les crevasses de la mémoire  
s'entrouvent comme des lèvres  
qui vont parler d'austérité

Marmottes et chamois  
guettent les grondements  
les prémices des éboulements

À la Vallouise les pivoines pavoisent dans l'insouciance  
les lilas tricolores -blancs-mauves-violets  
écoutent religieusement le clocher  
égrener les heures

Intersaison des bords de chemin  
deux alpagas voraces de verdure  
en laisse comme les chiens  
leurs toisons bientôt tondue

Les travaux de voirie -jaunes, orange, gris  
la grue et les grillages  
au centre du village

Les accès des berges fermés  
depuis un an par arrêté municipal  
par tous empruntés

Renoncules âcres revenues du primaire  
cahier de leçons de choses  
papillons ronds pétales poussins

Pas encore échaudé  
la lac glaciaire de l'Eychauda  
dégèle au-dessus quand s'amenuisent  
partout les glaces

Saison faste des douceurs  
et des solitudes faciles  
hordes humaines retenues  
jusqu'en juillet loin des sommets

Les arbres fringants en conférence  
silencieuse sur les berges  
la montagne s'ébroue invisiblement

Bardages de mélèze du toit  
des Valais nature humectée  
des dizaines d'années arpentées

La brasserie Alphand  
attend ses clients  
la température s'élève  
très lentement

Dans cette vallée reculée  
on laisse les clous rouillés un peu dépasser  
on n'aime pas l'aseptisé mais  
le rugueux pourtant sans aspérité morale

Torrents et cascades descendent du ciel qui s'engrisaille  
à mi-journée cumulus regroupés  
comme pour une classe hésitant encore  
verte ou de neige

A Guesnain, dans le Nord,  
Soudaines images de neige verglacée et de banquise où  
erre en rêvant l'ours blanc.  
Mais nul paysage de la sorte en ce lieu où aucun ne  
veut se rendre,  
Pmu-bac-tabac-tiercé, terrain de foot, petites rues  
sombres, longues et étroites, vieilles Renault  
cabossées, trampolines abandonnés, déchets, musique  
tonitruante et les cris d'une mère hurlant à sa fille par  
la fenêtre entrouverte,  
Au creux de cette cité minière,  
Lointaines entrailles dévoreuses de chairs  
Souvenirs de vies charbonneuses englouties.  
Où étincelle un point de lumière dans la noirceur de la  
nuit.

Petite constellation de guirlandes et de bruits,  
Chaleur dans la fraîcheur de l'hiver glacé,  
Porte grande ouverte dans un monde fermé.  
C'est un café, un bal, une Musette.  
Un lieu dont le nom est, sur les chemins noirs,  
murmuré.

Invitation silencieuse pour quelque passant désœuvré,  
qui sans se soucier d'une quelconque autorisation, vient  
y écraser sa face contre la devanture éclairée, afin d'y  
deviner la vie qui s'y passe. Et à peine, aura t' il osé y  
glisser un pied que tout son corps sera happé par des  
visages inconnus mais déjà curieux, des bonjours



discrets mais déjà existants, et sans même y prêter attention, lentement, il restera, debout ou accolé à quelque épaule voisine, ne songeant plus aux heures où il lui faudrait rentrer.

C'est un point d'ancrage pour l'aveugle du soir dont la parole brille sans avoir besoin d'y voir, une terre d'accueil pour la femme esseulée, triste comme la pluie et parfois, à pleurer, un feu de joie pour ce couple retraité militant syndiqué qui s'adonne en liesse, aux récits nostalgiques de ces batailles passées, un coin rond pour les solitaires en quête de partager, c'est un café, un bal, une Musette dont les murs, le sol et le plancher sont léchés par le moindre rayon de lumière et qui abritent depuis cents quarante belles années, l'histoire de ces êtres qui s'y posent, non pas pour s'y perdre mais bien au contraire, s'y trouver.

L'on s'y accoude, l'on s'y réchauffe,  
Sur de hauts tabourets contre le zinc du comptoir,  
Tels des naufragés ayant bien trop navigués,  
Cherchant dans l'alcool, un peu de quoi se refaire  
tanguer.  
L'on s'y assoit, un midi et deux soirs,  
Aux petites tables en bois ou en Formica,  
Dont la nappe en plastique a définitivement disparu,  
Afin d'y déguster les mets raffinés et chaleureux d'une  
cuisinière aux tatouages et au cœur généreux.

Un lieu, à l'intersection de trois rues,  
Cadeau, rénové, brillant de tous ces feux,  
Dans ce carrefour du monde, sur cette place que l'on ne

devine pas, intitulée liberté.  
C'est un café, un bal, une musette,  
Un petit coin de paradis, un bout du monde de briques  
rouges et d'amour à volonté.

L'impasse, on y revient toujours.

Les portières claquent en arrivant,  
comme des drapeaux avec le vent.  
On y a toujours le sourire haut.

On regarde vers la voie ferrée,  
il y a des nuages ou pas...

On fait crisser le gravier  
comme un tambour de dents de lait :  
On a le sourire aéré.

Est-ce que les grands-parents sont là ?

La grande allée est toute droite ;  
y a aussi les allées étroites.  
On marche en étirant la tête.

Un train fait crisser ses wagons,  
on ne détourne même pas la tête,

les feuilles caressent tous les épis,  
on sait qu'on peut grandir ici  
au milieu des fleurs toutes nouvelles...

Je rêve de rester toujours là.

*Codicille : à l'invitation de ce Boost#12, je suis revenu à l'impasse... Le rythme m'a paru enfantin, justement ! Je voulais que ça parle d'enfance... Et tant pis pour le trop plein de rimes !*

le delta ou la baie  
la brume toujours  
de quand tu étais jeune et quand je n'étais pas

Ajaccio où nous étions l'une contre l'autre  
un jour de lumière et les murs ouvert sous les  
bombes  
quand tu avais été malade en mangeant la  
langouste offerte parce que je remuais en toi

Narbonne où tu étais jeune épouse radieuse  
Narbonne où je n'étais que cette chose qui prenait forme  
en toi  
Nous et nos liens

Chez Éric ?

Non, avant.

C'était chez Julia. Oui, c'est ça.

Le taureau comme signe.

Un taureau

à Montfuron,

pays des moutons

et des pignons —

menu provençal promis.

À notre palais urbain,

à notre palais rustique,

à nos palais qui cherchent encore.

On descend

les marches en pierre

fendue,

pour ne pas se cogner

la tête —

voûte basse,

cave vieille

de plusieurs siècles,

restaurée en restaurant.

Odeur de thym dans les pierres,

meublier rustique,

bois de chêne vert.

Ils poussent

comme les petits pains

de la multiplication

— ou les souvenirs —

de table en table,  
les voix  
montent

comme la conduction de la chaleur des plats  
dans les nappes à carreaux  
et les verres humides.

Julia rit,  
non  
c'est quelqu'un d'autre ?

Un regard,  
un taureau sur l'étiquette  
de la bouteille.

AOC.  
Montfuron rouge.  
Ne pas trop en boire.

La voûte tanguée.  
Tu te souviens ?  
Moi, non.

Juste  
le bois  
contre la joue.

Une pierre  
froide,  
sous la main.

Et cette voix,  
loin  
qui dit encore :

tu sais,  
c'était avant.  
Chez Julia.

Chez Julia,  
c'était haut,  
oui —

vue large,  
le ciel piqué  
d'antennes et de martinets.

Des collines à perte d'œil,  
le vent dans les oliviers,  
des pins nouveaux comme des veines.

Le soir  
s'étirait  
dans les pierres chaudes.

On voyait loin,  
au-delà du champ,  
le Luberon comme un silence.

Parfois des brebis,  
des cloches —  
et rien d'autre.

Puis —  
plus tard, peut-être des étés après —  
c'est devenu chez Éric.

Chez Éric,  
la vue bute  
sur une haie bien taillée.

Un carré d'herbe,  
de la glycine en pot,  
un parasol replié.



Le ciel passe entre les immeubles  
qu'on dit bas  
mais qui coupent tout.

Plus de collines,  
plus de vent —  
juste l'odeur de la piscine voisine.

Il y a une terrasse,  
des guirlandes LED,  
des coussins à motifs bleus.

Une propreté nouvelle,  
un calme climatisé  
qui ne s'ouvre sur rien.

On ne voit plus  
le Luberon,  
ni les moutons.

On dit quand même  
que c'est joli,  
que ça repose.

Mais la lumière  
ne traverse plus les murs  
comme chez Julia.

Tu te souviens ?  
Là-bas,  
tout tremblait un peu.

Même nous.

Pas le même vin,  
Mais le vin est bon,  
le rosé très frais,  
et Éric a mis du jazz.

pas le même bois,  
mais les mêmes rires,

différents.

Une lumière plus droite,  
un rideau jaune.

Julia n'était plus là,  
ou pas encore revenue.

On disait :

tiens,  
tu te souviens de Montfuron ?  
Des pignons ?

Éric souriait.

Il n'avait pas vu le taureau,  
lui.

Mais il y avait  
un chat gris  
et du basilic sur la table.

À Chaumont-sur-Loire dans ton aux berges, chez toi

Chez Blanche car nous sommes chez toi, Blanche,  
où tu règues avec ton œil d'abord étincelant précis

qui donc arrive et si tu le peux éteindre  
et, de lui, recevoir un baiser au fonds,  
dans la cuisine qui est l'auberge même  
à la ronde table, au seul vaisselier

J'ai pas demandé à venir aux mondes  
Je voudrais seulement qu'on me foute la paix  
J'ai pas envie de faire comme toust l'mondes  
Mais faut bien que j'paye mon loyer  
J'travailles à l'Three stairs Tea-Room

sous des fleurs éternelles, sous les soleils  
tournés simplement d'une terrasse à travers l'autre,  
quantité de protections ainsi qu'on croit  
chez les groupes avisés, et pour

|qu'à de bons incroyants la nuit demeure

sacrée à leur mécontente] celle-ci de table  
soutient comme un Athanor

J'suis rien qu'une serveuse aux tomates  
Ça m'enlève toust mes temps pour rêver  
Même quand je tiens plus debout sur mes pattes  
Je suis toujours prête à m'envoler  
J'travail à l'Three stairs Tea-Room

Un jour vous verrez, la serveuse aux tomates, s'en aller,  
cultiver ses tomates, aux soleils.

Un jour vous verrez, l'écrinière aux tomates, s'en aller,  
cultiver ses tomates, aux soleils.

Un jour vous verrez, la serveuse et l'écrinière aux  
tomates, s'en aller, cultiver leurs tomates, aux soleils.

Le nom m'échappe il donnerait entrée  
Accès au souvenir  
Quand tout déborde sur le trottoir  
On pourrait s'y appuyer pour gagner la porte  
Ouverte pourtant mais de suite  
Le corps obligé de se faufiler ou juste une impression

Lui debout à droite intimidant de présence silencieuse  
Sans sourire sans accueil il se tient  
parfois parle à celui qu'il a invité

Artiste venu avec ses œuvres qu'on ne sait où admirer  
Le regard cherche aux murs peut-être avancer encore  
Passer outre tout ce qui retient le corps l'attention se perd

Des étagères avec des céramiques modernes des parfums  
Des bougies des parfums des chapeaux  
Des meubles anciens jouxtent  
D'autres sortis des revues de déco à la mode

Dans un savant mélange, ce fatras assumé,  
Chaotique  
du chiné selon son goût  
à même le kitch du en série chinois

des parapluies des cirés des robes d'été et des chapeaux  
parce qu'il y faut bien des choses à vendre  
Comme diluer le beau ou le déranger

Aux murs de belles surprises parfois

Du grand format comme affirmer  
Un prénom moderne pour le désigner  
Jamais de nom de famille pour montrer qu'on est intime

Lui aussi peint à ce qu'on dit  
Son sens de la décoration  
Le regard cherche le Minotaure dans ce dédale  
Ses choix insolites créent une sorte de fascination

Le moindre espace de La Casa le nom me revient  
il l'a signé il peut s'attaquer  
Au minuscule dehors

Coincé entre l'hôtel et sa caverne d'Ali Baba  
De la rouille du bois des plantes et des miroirs,  
Offrandes à la pluie comme sacrifiés,  
ces grands miroirs anciens  
Un nom aussi  
Le Jardin oublié  
Le sien c'est Sylvain, je m'en souviens bien.

*Codicille : Sylvain à La Casa, là où j'ai décidé de faire se rencontrer le photographe du projet Le nom qu'on leur a donné et Nathalie. Ce sera vers la fin. Juste avant la vraie fin où Ben et Madame de Servigny se tiennent sur le perron. Mais faut-il sacrifier ce beau personnage de Nathalie pour une si courte fin, elle sortie d'un autre cycle, qui avait été peintre, mais c'était avant sa rupture avec Raphaël et revenue à la vie n'était plus qu'écrivaine de romans à succès, déambulant dans la même ville que le photographe qui cherchait l'autre photographe. Vous suivez ? Mais peut-on se servir du même personnage dans plusieurs histoires sans que ces fictions aient le moindre rapport ? J'ai décidé que oui. Je n'en ai pas fini avec Nathalie. A moins qu'il ne rencontre Isabelle.*

Voici venu le temps de l'hommage  
(À mon regret ne sera pas lu par les hommages)  
Mais c'est bien à leur image  
De gens au profil bas  
Qui ne demandent rien  
Et vous foutent la paix

Le décor ?  
Moche, je suppose  
Du moins c'est ce qu'en diraient  
Les gens de bon goût

Salle immense,  
Tables en formica je suppose  
Reste du mobilier à l'avenant  
Imitation bois pour le côté cosy  
Sol en je sais quoi  
Qui se lave facilement

Que du cheap  
Du fonctionnel  
Mais de la lumière,  
Ça, oui  
(Avec des coins d'ombre, aussi)

L'intéressant, c'étaient les gens

Autour des tables en formica (ou assimilé), j'ai vu :

Une mamie et sa pyramide de légumes à volonté  
Qui tenait debout par miracle  
Dans une assiette à dessert  
(Deux euros quatre-vingt quinze)

Un club d'ufologues  
Avec ses ronds de serviette (métaphoriques)  
Tout là-bas dans le coin Nord-Est  
Pour qu'on leur foute la paix  
(On la leur foutait)  
Extraterrestres et légumes à volonté  
(Cinq euros quatre-vingt quinze l'assiette)

Un couple passionné de cinéma  
Tout son matos étalé sur la table  
De douze heures à dix-huit heures  
Après-midi dédié aux classiques du septième art  
Et décryptage  
Deux cafés  
(Un euro cinquante la tasse)

Le clodo du coin  
(Oublié ce qu'il consommait, et s'il consommait  
De toutes manières tout le monde s'en foutait)

Le club de tricot  
De quatorze heures à dix-huit heures



Troisième âge et infusions, principalement  
Un euro quatre-vingt-quinze la tasse)

Une jeune femme qui avait envie qu'on lui foute la paix  
(On la lui foutait)  
Sur son ordi, elle écrivait, je crois, un livre  
(En vrai, je le sais, puisque c'était moi)  
Pyramide de légumes à volonté  
Dans assiette à dessert  
(Deux euros quatre-vingt-quinze)  
+ café  
(Un euro cinquante)

Etc

Merci au Flunch de Jean Jaurès, Toulouse,  
Fermé pour faire place aux nouvelles Ramblas,  
Beaucoup plus stylées.

Te souviens-tu de ce champ où nous allions rêver dans  
notre enfance ?

C'était au bout d'une traverse sur le chemin qui mène à  
la rivière

Un champ de fleurs et d'insectes avec un arbre  
immense en plein milieu

C'était quoi ? Un chêne je crois — c'était un immense  
chêne qui transperçait le ciel

L'été de nos onze ans je me souviens d'une odeur  
je ne sais plus si c'est l'arbre ou la terre ou l'herbe ou  
tes cheveux  
je ne sais plus elle est un mélange de souvenirs enrobés  
de sucre

Je me souviens aussi d'une caresse sur mes lèvres  
le vent sans doute ou ta bouche ou l'écorce de velours  
de l'arbre géant  
celui-là même qui nous servait de refuge à l'ombre  
duquel  
le monde se déployait et notre vie se dessinait en  
couleurs

La ville n'existait pas quelques maisons lointaines tout  
au plus

c'était peut-être un esprit qui nous accompagnait nous  
jouions dans les herbes

dans les branches derrière les rochers nous dansions  
comme des roseaux

Nous courrions sans jamais nous arrêter comme si  
nous étions devenus

des courants d'air — oui c'est ça — des souffles  
d'énergie sans aucune attache

et puis l'été a passé l'eau de la rivière a coulé et nous  
avons oublié

Te rappelles-tu cet arbre ? Je l'ai cherché mais il a  
disparu

Je suis retourné au bout de la traverse sur le chemin  
qui mène à la rivière

ce n'est plus une traverse il n'y a plus de rivière et le  
champ de fleurs

a disparu lui aussi je ne l'ai pas trouvé comme s'il  
s'était envolé

À l'endroit du champ un immeuble a poussé un bel  
immeuble avec une façade blanche

un immeuble si haut qu'il transperçait le ciel comme  
l'arbre que je cherchais

te souviens-tu de l'arbre géant de notre enfance ?  
Comment as-tu pu l'oublier ?

J'ai bien regardé l'immeuble il ressemblait à notre  
arbre

un petit garçon se tenait derrière une fenêtre il me  
regardait d'en haut

il me disait quelque chose je n'ai pas compris il parlait  
si doucement

Je crois qu'il te cherchait il se demandait où tu étais  
passée

il disait que le vent un jour lui avait raconté l'odeur  
dans tes cheveux

L'hiver de nos quatre-vingt-quatre ans j'aurais voulu  
retrouvé cette odeur

pour la rendre à l'enfant parce que je le sais elle était  
sienne

je l'ai perdue comme je t'ai perdu je ne te retrouve plus

Ce n'était rien qu'un champ et un arbre, je ne sais plus  
bien

Un chêne peut-être je ne me rappelle plus

Venetia. *Veni etiam* : reviens encore.

La sortie de la gare est à chaque fois comme une première fois.

On s'extrait de la foule des voyageurs et on reste planté sur le parvis

au seuil d'un songe avant d'être au seuil d'une ville

Derrière soi des trains repartent et je reste là.

éberluée de me tenir à nouveau sur ces dalles blanches

à la recherche d'un nord

le regard divague sur la verrière limpide

où des arabesques se forment et se déforment

les yeux contemplent les insaisissables pierres précieuses

bouches muettes d'où l'on espère un oracle singulier,  
une voix des profondeurs

les pensées fourmillent puis s'éparpillent et s'oublient

tout est ciel et prisme d'eau

c'est à peine si la ville s'offre  
les premiers regards s'attardent sur l'entour  
n'entendant rien d'autre qu'un hymne jailli des eaux

puis l'ostinato des cloches  
et le murmure italique je suis à Venise

on savoure encore cette joie de l'arrivée  
dans le miroir déformant de ce réel tant attendu

le regard s'accroche aux pieux plantés dans la lagune  
ces crayons qui échancrent l'eau du grand canal  
où posent traditionnellement les mouettes puis

le roulement des valises sur le sol  
le brouhaha des touristes qui traversent l'esplanade  
l'arrivée d'un vaporetto sur le quai  
tout remonte en surface et s'anime

c'est aussi cela Venise

alors rapidement, faire un pas de côté se faufiler dans  
une fissure, un interstice même minime,

se souvenir du connu, du déjà expérimenté, de ruelles  
désertes, retrouver les plaies de crépi qui suintent sur  
les murs

ces écaillures ces craquelures de tableaux vivants traits  
lignes arabesques

les doigts de délicatesse sur les failles des murs

et la dissipation de soi dans les voiles de la ville

Et le bruit des criquets s'éteint, nuage sombre  
Grondant sa fureur de ses traits gris et blancs  
Glacés qui gonflent les flancs des collines

Tu as peur mais, reviens  
Mâts inondés de lavandes flottantes,  
Odeurs noyées dans l'eau violine et bleue salie  
Par la terre rousse qui s'étire de la montagne

Tu pleurs mais, reviens  
Dégringolade infernale emportant ruches et abeilles  
Emprisonnées dans leurs alvéoles de cire sucrées  
Vert , bleu, jaune, orange dilués dans l'eau de pluie

Tu as du chagrin, mais reviens  
Plus de pinceaux pour dessiner ta vallée  
Cyprès et oliviers détrem্পés,  
Près de la maison en pierre chaude

Larmes de vivants épuisés  
Toujours dans le soleil levant,  
Car toujours la tramontane  
Les ramènent aux bosquets crépitants

Est-ce que, pourtant, la maison est ouverte ?  
La nature a changé, de nouveaux rosiers  
Grimpent autour de la porte écaillée



Un tablier accroché, bottes et galoches renversées  
Le jardin n'est pas loin, les orangers  
Les poignées de tomates et poivrons rouges  
Débordent du panier en osier

La vie reprend, le chant des criquets

Nous montons, le dimanche, au village, *chez tata Fée*, c'est ainsi qu'on dit, même si la maison n'a pas de nom. La maison, pourtant, aurait dû être à Pauline — mais il y a eu des lettres, des silences, des histoires où les femmes se taisent.

Là où l'hiver s'enroule dans les pierres, où les fenêtres sont petites et basses contre le vent qui cogne, un froid de tomates et de murs épais.

Il y a les virages d'avant, la route étroite, la nausée, la fatigue des villages. C'est là qu'on vient, parce c'est ce qui nous relie encore à la terre, au village, au nom, et c'est ma mère qui y veille. Ma mère dit *on monte chez tata Fée*, comme on dirait « on rentre », c'est une manière de rester, de donner corps à un attachement qui se délite. C'est elle qu'on vient voir, Félicité, la petite dernière, l'aïeule sur le seuil, dans son tablier qu'elle secoue avant de nous ouvrir, comme on bat la poussière. Ma mère ne dit rien, elle vient, elle embrasse sa tante *comme du bon pain*, elle entre dans la cuisine comme on entre en scène.

La cuisine est la maison, et la maison, tout le village, avec ses ombres dans les angles. Félicité est là, dans la cuisine qui est toute la maison, près du feu où sèche la pulenta. Ça sent le cabri et la tomate mijotés, la soupe, les blettes.

Elle nous pince les joues. comme pour nous fixer la chair, nous ramener au présent. Et la petite fenêtre éclaire un verger endormi.

Ses yeux noirs brillent, y tremble quelque chose d'inflexible. La langue se coince un peu derrière ses

dents trop petites, mais les phrases sont vives — un monde entier.

Là où la braise veille, là où tout est lent. Elle coupe, elle tourne, elle cuit.

Les beignets frémissent dans l'huile noire, elle se penche à peine, le tablier noué haut sur sa poitrine. Ses gestes semblent naître du feu autant que de ses mains. Le journal tapisse le sol.

Ici le feu n'est pas un décor, le feu brûle comme il brûlait déjà avant nous, et peut-être avant elle. Il fait vivre les murs. Il tient mémoire.

Il y a dans l'air une fumée fine, elle imprègne les rideaux, les cheveux, la voix — et dans ma gorge il y a un goût de farine chaude.

Il y a aussi le fils cadet, trop grand, trop nourri, le corps lourd, le regard vide. Il mange lentement. Il ne parle pas. Il regarde les flammes.

On pense au frère aîné, mort en nettoyant son fusil. Un accident. On sait bien ce qui se cache derrière ces histoires. Celui qui reste porte l'absence. Moi je suis là, j'avale tout, le jus des viandes, le sucre gras des beignets, le silence épais des adultes. Je regardais les murs, j'écoutais les bruits. On ne savait pas — le monde se défaisait déjà. Attablés dans la cuisine trop basse, nous étions les derniers à en recevoir la lumière oblique.

Quand on repart, le jour baisse et ma mère dit *c'était bien*, je ne sais pas si elle parle du repas ou du devoir accompli. Depuis la voiture qui descend vers la plaine, je regarde les lumières du hameau s'allumer une à une.

*NATHALIE HOLT / CHANSON POUR UNE GARDIENNE*  
*OU RUES SANS ADRESSE A L'ADRESSE D'UNE RUE*

---

Rue de la sellerie à l'entrée des artistes  
après la cage de verre, emprunter l'escalier

Dans sa cage de verre la gardienne connaît chanson  
les retours lui donnent le la  
ici, maintenant  
La, si, do, fa

Elle n'aime ni les contrebasses, ni les cors, ni les basses  
mais les ténors et Carmen

C'est la gardienne, oui c'est elle, rue de la Sellerie qui  
tient la loge

C'est une ancienne  
Elle a tenu un temps un bar, porte de grands anneaux  
d'oreille  
tire ses cheveux en chignon et boit des jus

C'est la gardienne, oui c'est elle, qui préfère les soirs aux  
matins

Le soir les visages s'écarquillent, l'humeur prend des  
couleurs de bulles, d'où le surnom de la gardienne :  
Bubulle

(rue de la Sellerie quand je passerai il pleuvra comme à  
chaque fois; dès l'entrée des artistes je ralentirai le pas;  
je te croiserai, ou elle, ou pas; longtemps que je n'aurai

plus traversé la ville –tu ne le sais pas? je ne vis plus ici–  
puis je marcherai jusqu’aux berges laissant la  
Cathédrale dans mon dos : si bémol do ; je me coulerai  
au long des quais; je verrai l’arbre à cheveux flotter,  
j’entendrai voler les guitares et je penserai à toi –de-ci,  
de-là– qui sait )

Tu fais quoi ici aujourd’hui : je passe

Rue de la sellerie je ne fais que passer

Bubulle est morte ça fait quatre ans

Bubulle morte, on a mis un digicode à l’entrée

À présent on gardienne par demi-journées

Après la loge, monter  
Aux portants pendent des robes sans corps  
La méridienne fait tapisserie

Passer la porte de jardin  
Voir le chef campé dans ses docks sécurisées  
et tous les premiers de matin s’armer d’outils

La cage de scène est encore nue  
Le cadre bée la salle obscure  
Les violines et les incarnats fondent à l’ombre des stucs  
aplatis

Il y a des pendrillons en tas  
Noirs au touché de velours  
Des châssis posés à l’envers

Ce matin on dé-trappe deux rues pour une tranchée  
scénographique

et le vent va de cour à jardin, il fait des bulles dans les  
cheveux

Rue de la Sellerie dans la fosse dès huit heures  
l'accordeur en pince pour les cordes

Sous les arches de la passerelle  
trois marches une rampe ta boutique  
Atout personne à la caisse t'es où

dans le vernis crocodile des avocats  
sous les grappes mâtes des muscats

bien loin des empreintes de mains  
des stars hollywood boulevard  
direct du havre montent Seine  
mains de bananes de Martinique  
dans containers des tropiques

tant d'invitation aux transports  
boites de dattes Deglet Nour branchées  
les paquets de semoule Le renard,  
s'empilent, s'accumulent sur les étagères

les quartiers d'oranges s'arrondissent  
dans leur peau timbrée voilée de papier de soie

la pluie du rideau de perle,  
arrivant de l'arrière boutique,  
ton sourire pour réchauffer a tout  
me reconnais-tu vraiment vraiment  
familière je voudrai le croire

dans ce quartier des bords de Seine malmené

effacé le triangle LTC au générique  
de toutes les pellicules de ciné France  
usine à négatifs tatouage de chez nous  
expédié Jean Mineur Balzac zéro zéro  
avec ta cible ta hache et ton chapeau

promis aux promoteurs annonçant résidences  
commerces sportifs complexes au rez de chaussées  
parc arboré pin parasol voisins numériques  
chien virtuel poussette et bicyclette

et pire un faux frère pour t'achever Franprix  
A Tout jamais couché toujours debout  
les jours fériés les dimanches au mois d'août  
dépôt de pain quand la boulangère Odile se pose

Mr Bobby buvait sa piquette astringente  
et toi prudent devant ton thé à la menthe

Je suis l'enfant qui te dépose toutes ses pièces  
deux rouleaux de réglisse, trois soucoupes, un  
mammoth  
deux langues de grands mères pour faire vivre les  
dentistes

Je suis la très vieille femme voilà c'est ma sortie  
à petit pas je viens choisir mes fruits mon pot  
de confiture fruits des bois ou framboise  
galettes ou langues de chat pour la petite  
et pour le retour du fils une bouteille d'Antésite



en cachette de ma fille qui fait mes courses ailleurs  
au pays où la vie est moins cher mais Atout coeur  
trouve tout des piles plates des allumettes  
de ménage la chicorée en grain Alun  
l'eau de cologne Bien-être du petrol Hahn

il met en bouquet la coriandre la menthe  
il râpe le gruyère le met en sachet  
ne me dit jamais de me presser déferent  
livre à domicile et c'est le cousin de Nahema  
Qui est du même village que ton grand-père  
A côté d'Oran.

C'est un chemin que je voudrais refaire avec toi

un mot un nom sur la devanture d'une vieille  
boutique fermée depuis trop longtemps

la devanture en bois de l'ancien *Café des sports*  
les lettres de son enseigne enlevée c'est à peine  
si l'on y perçoit encore la forme et la traces des lettres  
anciennes ce café a toujours été sombre

une forme de joie incompréhensible de trouver  
cette maison où j'ai passé mes étés et de la retrouver

après la traversée du village déserté elle est encore  
habitée  
et mieux que sait qu'on travaille à l'agrandir la  
modifier  
la transformer elle est encore en vie debout

nous avons la passion de la durée nous qui mourrons  
vite

village sinistrée une boulangerie deux boucheries  
avec ma grand-mère plus loin sur la place de l'église  
pour une *tailler une bavette* une scène qu'on a gardée

en mémoire malgré tout tout le reste est fermé

comment ne pas voir ces panneaux à vendre  
le garage Renault bar magasin de chaussures les salons  
de coiffure encore deux ouverts *Sylvie et Arno Coiffure*

et c'est tout un pan de notre mémoire qui surgit  
s'effondre en nous en fait *Celerain* magasin  
de chaussures tout le reste est fermé

retourner là-bas tu sais le long de ma rivière  
juste assez pour fleurir la tombe le temps de déjeuner  
un chemin dont enfant je connaissais chaque pierre  
chaque touffe d'herbe chaque fossé tous les champs

où j'ai passé tant d'été de vacances

je passais des heures entières à pédaler  
sans interruption sur ma machine  
pour ne pas mettre pied à terre

le vélo était bien trop grand pour moi et les ressorts  
grinçants de la selle je dominais le paysage  
le chemin se profilait devant moi rêveur perdu

dans mes pensées je me parlais à voix basse

chantonnant un air disparu connu de moi seul

de vagues traces frêles tissus rapiécés à force d'être  
tiré  
trié retiré tendu détendu porté oublié

je faisais la course contre le vent m'inventais  
d'invisibles poursuivants et des courses  
improbables en compétitions solitaires

je me suis baigné si souvent dans cette rivière  
le froissement des ailes dans les hautes herbes  
du rivage dentelé au milieu des insectes et des poules  
d'eau les bosquets la rivière qui le bordait

le clapotis de l'eau précédant leur envol  
sombre cache gifles claquant au vent

et ces peupliers alignés à gauche là-bas sur les terres  
inondables  
leur alignement en quinconce dans la monotone  
vibration

des augures printaniers d'Igor Stravinsky dans cet  
endroit

l'herbe paraissait très haute et plus jaune qu'ailleurs

le vent se mettait à souffler gonflant les mèches  
vertes des longs peupliers son écho oscillant

me pinçait le cœur j'aimais passer à vélo sans  
jamais m'arrêter j'accélérais même je crois

la mémoire vive ne dépasse pas l'échelle séculaire

la maison de mes grands-parents à la sortie du village  
le soir venu son flot de voitures monotone m'aidait à  
m'endormir  
une musique lointaine et répétitive le grain de sable

son nom s'inscrivait sur le crépis blanc de la maison  
noir en lettres de fer forgé légèrement de biais  
sur un trottoir en gravier rhizomes herbeux de  
mauvaises herbes

deux pavillons descendaient en pente douce un petit  
chemin

de campagne au milieu des champs dépareillés  
inutile de pédaler notre élan nous menait  
tranquillement  
jusqu'à la rivière là-bas tout là-bas la Creuse

les lacunes et les ellipses de toute histoire familiale  
à force d'entendre toujours la même version de ces  
histoires

l'odeur du café et tous les souvenirs liés

la cousine de ma grand-mère nous offrait parfois à  
boire

être chez soi dans un lieu public fréquenté par des  
habitués

cette image que je garde en tête de Line la patronne  
une verrue au-dessus de la lèvre et son doux  
zozotement

les oiseaux mangent du pain mouillé disait-elle et  
j'essayais  
de faire l'expérience de l'oiseau en goûtant cette  
mixture insipide

comment ne pas voir ces panneaux à vendre

je n'ai rien retenu bien sûr je ne me souviens de rien

son nom s'inscrivait sur le crépis blanc de la maison  
à force d'entendre toujours la même version de ces  
histoires

la taille des trottoirs en sable pour aller au village  
chaque jour  
route du Blanc leur changement de taille et ce que l'on  
voyait

à droite à gauche l'usine de gasoil sur le chemin a  
disparu  
laissant place à un grand terrain vague balisé

le chemin de l'ancienne voie de chemin de fer  
et de l'autre la promenade aux bords de l'Indre  
l'impression qu'il s'agit d'un autre lieu soudain

l'ancienne pompe à essence station-service garage  
Citroën

des souvenirs comme de nos lectures que nous reste-t-il ?  
l'impératif d'y retourner au plus tôt d'y refaire un tour

je ne crois pas avoir vu tomber la neige dans ce  
paysage-là

les vieilles barrières dans un bois nouveau qui se  
craquelait  
gonflait et craquait gris sous le soleil d'été les limites  
des champs

barrières dont les griffes étoilées des fils de fer  
accrochaient  
des poignées entières de poils échevelés en touffes  
rebelles  
note animale sur la partition bucolique

le soleil ce jour-là écrasait nos épaules d'un poids  
d'odeurs et de sons inouïs c'était à chaque fois le même  
chemin

celui qu'on empruntait le dimanche en famille pour  
faire le grand tour

et les ornières formées par la pluie ou le passage  
répété

de tracteurs et de voitures creusant la terre meuble

c'est un chemin que je voudrais refaire avec toi



à Belleville à l'angle de la rue Tourtille 20ème  
Un bar un ancien PMU nommé le Relais

depuis des années presque tous les matins c'est  
toi  
qui nous accueilles sauf les lundis et les mardis  
toi  
qui nous regardes nous écoutes nous trouves reposés  
toi

huit heures tu lèves rideau de fer bruit métallique  
tu balayes trottoir tu asperges seuil terrasse  
tu sors tables bancs chaises cendriers ton sourire

Jaky Abia Pierrot et Michel sont déjà  
là  
pas ailleurs  
là  
enracinés  
là  
à ce coin de rue  
là

à ce rocher iodé

là

impatients que tu balayes aussi leurs cauchemars

leurs nuits agitées solitaires effrayantes dé

sespérantes

nauffrage perpétuel, engloutissement, ruine, dé

sastre

tu connais nos radotages notre humour nos maux

tu nous vois venir de loin pas dupe néanmoins.

et comme si c'était la première fois en chœur on

rejoue trois répliques fatidiques qu'on sait par cœur

— on fait un crème ?

— comme d'hab'

— c'est parti !

à Belleville à l'angle de la rue Tourtille 20ème

un bar un ancien PMU nommé le Relais

une serveuse qui nous connaît qu'on appelle Véro

Tu passais toujours sans oser entrer, tu regardais avec envie ces grandes baies en imaginant la vie derrière les vitres, il y avait comme une barrière, c'était select, c'était intime, caché derrière des rideaux, c'était inaccessible pour ta petite bourse

Tu guettais les ouvertures de la porte d'entrée en bois acajou vitré, doublée d'un autre panneau identique habillé d'un épais rideau rouge d'où s'échappaient des odeurs de chocolat et de café

Un jour, tu y es entrée, dès l'ouverture de la porte, tu as humé cette ambiance feutrée, tu as goûté ce silence presque religieux malgré l'affluence à toute heure, tu as cherché une place dans cette profusion de tables carrées aux plateau en marbre, tu as choisi une banquette en cuir rouge plutôt que les fauteuils confortables au dossier incurvé en arc de cercle, fait de cuir et clouté de laiton, un mobilier solide, de tradition tout comme les lustres en laiton parés de chainettes en verre qui tremblotent au moindre courant d'air en étincelant

Tu es assise en face de ces grandes baies que tu admirais du dehors, grandes baies vitrées en arc de cercle rigueur adouci rondeur maîtrisée. Tu es au spectacle, dehors, dans cette grande avenue, tu as vue sur une grande coupole verte d'église au loin, dans la rue on court après le tram, les voitures claxonnent, les vélos couinent, on ouvre le parapluie, on frissonne sous la neige, dans le café il fait toujours beau. C'est un lieu

de refuge, détente presque solennelle, c'est un pacte entre la maison et ses hôtes.

Tu consultes la carte, la liste des cafés est longue, aux noms pittoresques invitant au voyage, espresso, capucin, fiacre, cappuccino, des mélanges avec ou sans lait, avec crème, avec de la cannelle, avec du chocolat, avec du rhum...

Tu examines la vitrine éclairée de la thèque où s'alignent les pâtisseries, les strudels aux pommes, les gâteaux à la crème blanche opulente, les forêts noires aux cerises rouges, les créations en chocolat coulant et glacé

Tu fais un signe à un des serveurs discrets au smoking élégant qu'on appelle Monsieur Karl ou Monsieur Jean et tu commandes ton café et ton gâteau préféré

A côté de toi, les habitués passent tout l'après-midi à la même table avec une tasse de café et un verre d'eau servi sur un plateau rond en argent, pour des rendez-vous d'affaires ou des rencontres entre amis

Tu trouves des journaux encartés dans des cadres en bois pendus à des crochets comme des manteaux ou des chapeaux, que tu peux lire tant que tu veux, tu peux consulter les annonces de spectacles étalés sur les tables ou affichés sur les murs de passage, et choisir ton programme pour la soirée

Tu peux aussi rester assise, regarder, écouter quand le piano noir au fond de la salle égrènera ses notes entre 5 et 7...

Le temps passe en douceur, le café s'est adapté à la modernité en préservant la tradition, c'est étudié, c'est voulu, c'est ce que les clients recherchent, c'est ce qui

fait le succès. Tu le sais, mais toi aussi, tu te sens bien dans cette ambiance, cette atmosphère hors de l'agitation du temps et tu reviendras encore goûter le silence dans ton café viennois.

Chez eux

Nous valsions sur Le Beau Danube bleu t'en souviens-tu ?

Il écoutait Minuit chrétien et Maria Callas

Elle nous préparait d'énormes tartines recouvertes de confiture d'abricots sortie d'une boîte de conserve.

Il avait huit chats qui dormaient dans son lit à l'heure de la sieste

Elle avait des tourterelles enfermées dans une gloriette au fond de son jardin

Il mangeait du raisin de la treille avec du pain frotté à l'ail.

Elle mangeait des sardines à la sauce tomate et des gaufrettes.

Il écrivait des poèmes et lisait Marcel Aymé La jument verte

Elle avait un piano recouvert de dentelle dont elle ne jouait jamais.

Sur le mur de la cuisine, il y avait un calendrier avec des flamants roses.

Sur le buffet une à boîte à gâteaux octogonale décorée  
d'images

Il est enterré en face de la tombe de son copain au  
cimetière du village où il est né

Elle avec leur fils un aventurier au cimetière du village  
où ils habitaient

Chez eux

Nous valsions sur Le Beau Danube bleu t'en souviens-  
tu ?

vers la fin

Il ne se passe jamais rien  
on est là on attend  
le froid le ciel le soleil

c'est au huit de la rue

un endroit pareil semblable égal à tous les autres  
la même chose la même rue la même ville le même ciel  
la chaleur les palmiers

et les odeurs des fleurs et des fruits de saison  
ici ça ne sent rien à peine parfois un vague fumet  
ça ne sert plus à rien une lumière allumée  
des lentilles des oignons grillés  
il ne se passe rien on attend on est là

la nuit s'ouvre la porte  
laisse entrer l'air tout ça pèse des tonnes  
c'est une prison c'est un lit de camp  
un plaid un drap en forme de sac  
on le change parfois  
on se rase on s'ébroue on ouvre les yeux  
le ventre est creux se brise

ça n'était pas un rêve

le cœur est en morceaux  
je te voyais pourtant juste à portée de voix  
jamais il ne se passe rien jamais  
on aurait aimé que jamais il ne cesse  
ce rêve doux heureux comme au bord de la mer  
les enfants rient chahutent courent se baignent



reste un peu je t'en prie  
ya amri disait ma grand-mère qu'est-ce que je fais  
encore là ?  
rester encore un peu libre de penser  
de voir encore la beauté des arbres des fleurs et des  
roses

rester là allongé écrire quelques lettres  
se vider la vessie s'asseoir s'y remettre  
et ne penser qu'à toi un moment oublier  
un moment n'y plus penser  
est-ce la liberté ou n'est-ce qu'une idée  
ne plus savoir quoi ne plus vouloir rien  
respirer une fois sans jamais y penser

je préfère oublier  
il ne reste que peu un jour ou deux peut-être  
quel jour est-on quelle heure quel temps quelle lumière  
j'aurais aimé chanter ou siffler quelque chose  
quelque chose de la mort qui va venir me prendre  
j'aurais dû tout casser tout briser me tuer  
ne jamais me soumettre

mais c'est le matin tôt  
je ne souffrirai pas  
je ne parlerai pas je n'ai rien à leur dire  
je m'allongerai là et replierai mes jambes  
sur mes yeux mes paupières mes mains serrées mes  
doigts  
une dernière fois une prière une pensée  
vers toi vers vous et vers tous ceux qui restent  
j'oublierai l'abandon je cesserai de vivre

*parfois je me dis que je brode (une occupation comme une  
autre tu me diras) parfois je me dis que je ressasse — j'en suis*

*à la chronologie, j'avais déjà pensé à cette fin, mais les recherches ne sont qu'un bain de sang — je préférerais en avoir fini, mais non, ça s'accumule ça continue et encore et encore — comme j'y suis je continue, j'avance crois-je naïvement alors que ce n'est pas un chemin, ce n'est pas une route, partout des morts, des blessés des estropiés, plutôt des hommes, de l'autre côté de l'arme oui — je n'ai pas vu de femme je n'ai pas vu d'enfants : c'est parce que je ne regardais pas du bon côté mais que ce soit celui-là ou l'autre, il n'y a que des morts — à Milan à Bologne, à Turin ou à Gênes — je ne vais pas changer maintenant, je vais rester le même et suivre le chemin que je me suis tracé — ça n'existe pas, tous les jours on change on se lève on rêve on recommence on s'habille on se vêt on se lave on respire — il y a comme une espèce de chanson qui s'écrit, on ouvre la fenêtre, dehors on respire — on est libre, oui enfin autant à peu près qu'on peut le croire — on ne meurt pas sous les bombes*

Dans la brume, lueur comme lampe de mineurs au lointain. Douce et rassurante pour l'adolescente. Phare tenu au bord du marais. La terre de Briolle, lestée par la présence de l'eau, absorbe les pas

prophéties des sibylles d'Orlando à l'écoute, tu empruntes l'ancien chemin de halage comme font les revenantes

La beauté chromatique, se mêle aux fragrances du canal

la péniche glisse à l'oreille le son de l'eau froissée et longe à la vitesse du souvenir la maison de bois près de la Scarpe : c'est là, dans la Cambuse, que la fête rassemble ceux qui s'aventurent. Après la lueur, plus rien que la nuit spongieuse

elle s'intensifie dans la mémoire, c'est le halo des bougies dans la nuit et les retardataires qui ont bravé rives glissantes et nids de poule sont accueillis à bras ouverts

silence remplacé dans la mémoire par les rires des proches, il est encore temps. Tante Colette reine de la Cambuse sert chacun. Parfum de la carbonade dedans, dehors celui de la roselière et de la vase. Maurice le sourd a récupéré des scories pour remblayer les chemins mouillés, boucher les trous avec des déchets noirs. Oncle Jean dit Maupassant par cœur. Nul ne se doute des disparitions et éclatements à venir, quand il faudra tout reconstruire.

Sibylle du nord, boussole sonore

Carmina chromatica, passerelles invisibles : sur l'île  
Saint Louis un soir sans trains, la Seine au lieu de la  
Scarpe, le chœur des sibylles chante et la foule assise  
dans les allées de l'édifice ne veut plus quitter les lieux.  
Tu sors du chœur pour marcher seule le long de l'eau  
Musique des sphères, des foulques, des oiseaux de nuit  
qui entament la chasse aux souvenirs

la sibylle désigne à travers les voix portées l'auberge  
espagnole de Millonfosse. Tu trouves là ce que d'autres  
apportent aussi : interférences à travers le  
frémissement des peupliers, plantés pour drainer les  
eaux stagnantes, présences

échos du monde d'avant

une rumeur se mêle aux images du repas, c'est peut-  
être l'orgue de barbarie qui occupe le fond de la salle  
au plancher de bois, à un autre endroit de ta vie

les invités vont danser pendant que des coups de feu  
claqueront dans la nuit, chacun fera semblant de ne  
rien entendre et les rires fuseront pendant qu'on  
trinquera

la sibylle du marais s'est penchée sur les roseaux  
aromatiques ; elle en prélève les rhizomes pour ceux  
qui sont allés jusqu'au bout du chemin. Au bord de la  
mare noire, la hutte est vidée de son contenu. Les  
appelants braillent vers le ciel mais les sarcelles se  
méfient, elles n'atterriront pas dans le piège.

demain la Scarpe débordera, inondera tout, même la  
Cambuse. C'est écrit

sur une péniche en partance, la sibylle du nord tend la  
perche. Tu seras la dernière passagère avertie. La fête a  
fini de battre son plein dans la Cambuse. La mine est

fermée. Les proches se sont dispersés après une dernière flambée. Tante Colette a mouché toutes les bougies. Oncle Jean s'est tu.

Sur la terre de Briolle, le cri d'un héron retourné aux origines déchire l'histoire du marais en s'envolant

Tu l'as tant aimé ton Joseph  
Déjà quand tu avais seize ans tu savais  
Qu'un jour il serait tien ton Joseph  
Tu l'as tant aimé déjà quand tu avais seize ans  
Tu savais qu'un jour il serait tien  
Ton Joseph  
Et puis soudain quelques jours de bataille  
Et ils te l'ont pris ton Joseph  
Tu avais à peine vingt ans lui vingt-six  
Vous veniez de vous dire oui pour la vie  
Ils l'ont emmené loin  
Dans un pays que tu ne connaissais pas  
Que faisait-il là-bas dans cette ferme  
En Bohême-Moravie  
Pensait-il à toi ?  
Ton Joseph pensait-il à toi en Bohême-Moravie ?  
Ça se passait plutôt bien pour lui dans cette ferme  
En Bohême-Moravie et tu en étais heureuse  
Pour lui  
Mais il y avait la fille des fermiers  
Sur les photos qu'il t'envoyait  
Tu m'en parlais quand je venais chez vous  
Pour les vacances  
Tu l'as tant aimé ton Joseph  
Tu me parlais de cette histoire d'amour  
Qui t'avait fait rêver  
Quand tu avais seize ans

Tu me parlais de Wallis Simpson  
Et Edouard VIII

Quand tu avais seize ans  
Déjà tu savais  
Qu'un jour ton Joseph  
Il serait tien

Qu'un jour comme Wallis  
Toi aussi tu appartiendrais  
À l'homme que tu aimais  
Ton Joseph

Loin des forêts vraies

La cabane du salon avait des pieds  
de métal, une charpente d'étendoir,  
pour couverture une couverture

Chaise sur le flanc, un oreiller sans taie  
Des matériaux glanés à hauteur d'enfants  
Dans les trois pièces de l'appartement  
Dans la salle de bains sans fenêtre

L'exploration n'avait aucune exacte précision  
Les plans de la cabane étaient ceux du jeu

Le tabouret était toujours premier  
De dimanche en dimanche le pilier  
de nos empilements

À la fois seuil – il gênait l'entrée –  
à la fois écho d'une cosmologie  
dont personne ici n'avait l'idée  
de dimanche en dimanche

Les pieds de ses pieds (le tabouret)  
étaient capuchon noir qui en bas fermaient  
les tubes creux de métal chromé



dont personne ne savait ce qu'ils contenaient (les creux)

Notre hauteur d'enfants nous élevait  
Aux branches imaginaires de l'ailleurs

Si les adultes avaient compté  
Ce qu'ils disaient « salon »  
C'était mètres carrés sur doigts d'une main

Division imaginaire d'une pièce  
tout à la fois

Entrée salle à manger et séjour

La cabane toute l'occupait

Nos pieds en chaussettes dérapaient  
Sur le linoléum qui réunissait  
L'horizon du rêve et de notre réel

Le sol de la cabane était sol lino du salon

Tabouret tubulaire empêchant l'ampleur  
de nos mouvements  
Quelques ustensiles pour faire comme maison  
Feutrée l'atmosphère sous le poids de la laine  
Nos paroles liberté

De dimanche en dimanche la cabane avait  
Autre aspect même forme  
Même aspect autres normes

À notre invention d'enfants

Depuis l'autre côté de la couverture  
À travers l'épaisseur de la laine  
Des voix depuis disparues  
Dessinaient les dimensions du monde

Sur des coins de table j'écrivais pendant que je  
mangeais  
Sur des nappes en papier j'écrivais ce que je mangeais

C'était rare c'était bon c'était bio ils y tenaient  
C'était riz complet salade de millet aux orties bouillis  
C'était caché dans un coin de quartier avec des  
habitués  
Des amis des jeuneurs des déjà vieux hippies aussi

C'était tout frais feuillu cueilli  
Tout cru croquant sous les dents  
Je notais regardais j'étais toute ouïe

De l'eau de la source d'à côté ou en carafe énergisée  
Du vin de la vigne sans poison pesticide  
Dans des verres Duralex et à pleines gorgées

Vous aviez de drôles de noms, des adresses inconnues,  
Poêles de carotte, La tête de chou,  
Kilucru, Le Pochon Magique,  
La victoire suprême du cœur, Auberg'inn,  
Le Bufadou, La clé des champs,  
Gourmand'grain, L'arbre de vie,  
Le bol en bois, Tripti-Kulaï,  
La soupe à cailloux,  
Le soleil brille pour tout le monde,

Chante l'oiseau, L'épicerie verte,  
Le vert bocage, Namastay,  
Holistissima,  
Le jardin d'Eden,  
Oxygène

Je vous ai tous visités, j'ai humé, j'ai goûté, j'ai savouré,  
Je me suis délectée, j'ai admiré, j'ai dévoré

On a parlé, de tout, de rien, de ce que je venais chercher  
Avec mon cahier à spirales, mes notes et mon crayon,  
De ce que vous faisiez ici, et avant d'arriver là

Jane, Martine, Yann, Marie, Patrice, Sylvie, Ines et  
Nicolas,  
Bruno, Ingrid, Guillaume et Cécile, Régine, Franck,  
Rebecca,  
Domi et Ray, Julia, Jacques et Sally, Denis, Pamela,  
Jocelyne, Jill et Colin, et Paul et Laurence et Yvanna et...

Vous étiez convaincus de faire du bien avec du bon  
J'étais convaincue que vous le faisiez bien  
Ça sentait bon c'était joyeux de vous rencontrer  
Et c'était doux de se reconnaître  
Sans se connaître

Qu'êtes-vous devenus, où êtes-vous maintenant  
Qu'il est compliqué dorénavant  
De séparer en vérité, vraiment  
Le bon vin de l'ivresse du rendement

Rôti de champignons à la sauce aux mûres,  
Terrine à la pêche et coulis de caramel,  
Coque de pâtisson aux betteraves rouges,  
Aspic de pommes sauce soja,  
Salade de christophine et purée de bananes vertes,  
Galettes de millet à l'oriental,  
Fraisier à la crème de pistache,  
Émincé de fenouil au quinoa,  
Confit d'oignon au miso d'orge,  
Spaghetti au kamut sauce tamari,  
Graines germées

Votre table d'hôte était un refuge  
Une promesse un engagement  
Je vous ai entendu, j'ai parlé de vous  
J'ai écrit ce que mon cœur avait retenu

Et maintenant que tout s'écroule  
Et maintenant que tout s'enfonce ou s'envole  
Et maintenant quelle nourriture  
Pour nos corps et nos cœurs endoloris

Qui guide quoi et pour aller où  
Dans ce monde qui tourne en rond sans guidon

Nos champs sont nos maîtres  
Nos chants sont nos mots  
De désespoir et d'incertitude, aussi

Mettons-nous à table  
Ici et maintenant  
Nourrissons nos consciences  
En confiance

Il est grand temps.

